LES FRUITS

Un store de paille est penché
Sur la vitre où le soleil donne;
La cloche du déjeuner sonne,
L'air sent la rose et le pêcher;

Des guêpes de vol et de lucre
Dans la claire salle à manger
Sont arrivées du potager
Pour le melon et pour le sucre.

Les compotiers sont pleins de fruits,
Les guêpes s'en vont et reviennent,
Les plats de faïence ancienne
Se plaignent d'entendre du bruit.

—Soigneux de vos douces haleines,
Pour vous, beaux fruits d'un goût si fort,
Les couteaux ont des lames d'or
Et des manches de porcelaine...

Dans un coin, près d'un broc d'étain,
Une araignée alerte file.
—Les fruits qu'on mange au soir tranquille
Ne sont pas si bons qu'au matin.

Il faut qu'un peu de soleil dore
Le mal vif et doux qu'on leur fait,
Et que leur fraîche agonie ait
L'encouragement de l'aurore;

Pour que, plus émus, nous pressions
Leur chair suave qui rayonne,
Il faut que le matin leur donne
Sa naïve exaltation;

Il faut que la claire rosée
Ait attendri leur cœur juteux,
Et que leurs corps saignent un peu
La molle existence brisée...

—Comtesse Mathieu de Noailles.

MONDANITÉS

Mr. et Mme A. Brittin ont donné un dîner magnifique lundi dernier en l'honneur de Mlle Thelma Violett, de New York, la fille de Mr. et Mme Atwood Violett. La décoration des plus élégantes de la table était formée de roses roses et de jacinthes blanches. Les convives étaient Mlles Louise Stauffer, Katharine Rainey, Laura Hobson, Vera von Mysenburg, Mr. et Mme Fernand May, Mr. et Mme Fernand May, Mr. et Mme Harry P. Williams, M. M. William Stauffer, Léon de Wale, Charles Wolfe, Dr. Erasmus D. Fenner et Dr. Joseph Weis.

Le même soir avait lieu chez Mr. et Mme Charles M. Whitney un dîner auquel étaient couviés le Dr. et Mme Paul McIlhenny, Mr. et Mme Nelson Whitney, Mlle Sylvia Norman, Mr. et Mme William P. Stewart et le Dr. Charles Eshleman. Des roses Killarney et de l'asparagus ornaient la table.

Mr. et Mme William P. Denègre de Philadelphie sont les hôtes de Mr. et Mme George Denègre.

Mlle Edith Pollock, la fille de Mr. et Mme John Pollock, est arrivée de Cloutierville, Lne., ces jours derniers et passera quelques semaines chez Mr. et Mme Paul Capdevielle.

Le mariage de Mlle Evelyn Dreuil, fille de Mme Emile Dreuil, avec Mr. Louis Bush, a été célébré mardi soir à six heures dans le parloir de l'église du Saint Nom de Jésus, ave St. Charles, en présence des deux familles et de quelques amis intimes. La mariée était très belle dans une exquise toilette de charmeuse blanche relevée de dentelle. Son voile de tulle était drapé avec des fleurs d'oranger et elle avait un bouquet de muguet. Elle était accompagnée par son frère, Mr. Joseph Dreuil. Mlle Ruth Bush, sa fille d'honneur, avait une robe de chiffon blanc et un bouquet de roses roses. Le "best man" du marié était Mr. Walter Libby. La cérémonie a été faite par le Rév. Père Biever. Les mariés occuperont au retour du voyage qu'ils font actuellement une résidence rue Octavie.

L'hôte d'honneur de Mme E. E. Soulé à un thé qu'elle donnait lundi après midi était Mlle Mary Finch, d'Ythaca, N. Y. La table ornée de pois de senteur et d'œillets roses était présidée par Mme Randall Dugue et Mme Morton Aldrich. Le punch était servi par Mme J. Edward Lytle.

Le départ de Mr. et Mme Henri Francastel et de leurs enfants pour Quito, Equateur, où Mr. Francastel, ex-consul général de France, à la Nouvelle Orléans, va remplir les fonctions de ministre, s'est effectué hier matin. Mme Francastel et sa sœur, Mlle Maria Labaure sont parties regrettant vivement de n'avoir pas pu faire de visites d'adieux et remercié les nombreux amis qui ont contribué à rendre très agréable leur séjour dans cette ville.

Un lunch en l'honneur de Mlle Thelma Violett a été donné par Mme Fernand May mardi après midi. La table décorée à ravir de roses roses et de jacinthes blanches, réunissait Mlles Violett, Lilia Kennard, Louise Stauffer, Katherine Rainey, Marie Elise Whitney, Susan Merrick, Ruth Hobson, Margaret Montgomery, Vera von Mysenbug, Céleste Stauffer et Alice Kortwright de New-York.

Mr et Mme Bradish G. Johnson, de New York, sont actuellement les hôtes de Mme Alfred Grima, la mère de Mme Johnson.

Dîner très élégant mercredi soir chez Mme J. M. Burguières en l'honneur de Mlle Virginia Woodward de New York. Les autres convives étaient Mlles Katharine Legendre, Flores Howard, Elizabeth Reading, de Philadelphie, Marion Moore, gomery, Inez Burguières, Carrie Walsmey, Mary Gilman, de New York et M. M. Charles Wolfe, C. R. Williams, Stirling Nott, Lucien E. Lyons, Jr., Jules Burguières, Philip Williams, Léon de Wacle, Ernest Burguières et James R. Mills. La table était ornée au centre d'une large coupe remplie de roses roses. Des rubans bleu pâle auxquels étaient attachées des gerbes de roses, placées auprès de chaque couvert convergeaient vers cette coupe.

Mr. et Mme W. O. Hart accompagnés de leur fille, Mlle Nellie Hart et de leur nièce, Mlle Evelyn Piggott sont rentrés à la Nlle Orléans mardi dernier, après un voyage en Floride, à Panama et à Cuba.

Mr. et Mme William C. Dufour ont donné un très beau dîner vendredi soir en l'honneur de Mlle Gertrude Lyford, de Chicago, qui passe quelque temps chez eux. La décoration très artistique de la table était composée de roses Killarney, de jacinthes blanches et de fougères. Les invités de Mr. et Mme Dufour étaient Mlles Phylis Bush, Flores Howard, Elizabeth Reading, de Philadelphie et M. M. Semmes Walmsley, Ernest Burguières, Louis Howard et T. L. Oleson.

Jeudi après midi, Mme Warren Woodville donnait une partie de cartes à laquelle ont pris part Mlles Anita et Octa Morel, Jeanne et Lilian Lange, Marcelle Desporte, Hilda Roder, Alice Shiell, Lilian Demarest, Eleanor Peterman, Hallette Barrow, Innes Morris, Cynthia Thompson, Laurence Humphreys, Lilian Brogan, Mmes John Burgess, Ralston Cole, Walter Humphreys, W. W. Leake et quelques autres. Après la partie le thé a été servi autour d'une table fleurie de roses Richmond.

Mr. et Mme Henry F. Baldwin ont donné un dîner charmant lundi soir, en l'honneur de Mlle Janet Glover, de Kansas City. Les autres couvives étaient Mlles Margaret Montgomery, Lillian Lange, Susan Howard Goodwin, Laura Hall et M. M. Philip H. Williams, Farley Vincent, Auguste Coiron, Jesse Atkinson, Ferdinand O'Kelley et Pendleton S. Morris, Jr. Des gerbes de jacinthes blanches contenues dans des vases d'argent noués de rubans bleu pâle ornaient le table, qu'illuminaient les bougies des candélabres d'argent coiffés d'abat jour de dentelle blanche et de fleurs bleues.

Une partie de théâtre au Tulane suivie d'un souper au jardin Italien de l'Hôtel St. Charles a été offert à Mlle Marie Rouen lundi soir. Les invités comprenaient Mlles Louise Laplace, Marie Théard, Corinne Bonnecaze, Louise Moret et M. M. Malcomb Watkins, de Portland, Orégon, Jules Michel, Albert Booz, Cecil Henriques et Carlos Grevenberg. La table était décorée à ravir aux couleurs du Carnaval et il y avait à chaque place une petite corbeille dorée pleine de bonbons et ornée de rubans.

Le "carnival german" l'une des plus brillantes fêtes de la saison, a été dansé à l'Athénéum vendredi soir.

Mercredi après midi Mme Henry Daspit a donné au Country Club un bridge-whist pour Mme A. T. Richardson de New York. Un lunch a été servi par petites tables ornées d'une profusion de violettes, de jonquilles et de fougères.

Les Terpsichorean Maids ont donné une soirée dansante dans la salle de gymnase du Tulane vendredi soir.

Un thé-bridge a eu lieu Mardi chez Mme Henry V. Beer qui recevait pour Mme Gilbert Green. Les prix étaient d'admirables coussins en lingerie et dentelle qui ont été gagnés par Mmes Henry Chaffe, A. Brittin, Généres Dufour, W. Labrot, J. M. Burguières, L. H. Jurey, George Lyons, J. P. O'Kelley, Nelson Whitney et Mlle Wood. La table dans la salle à manger était parée d'orchidées et de roses roses. Mme William Mason Smith y servait le thé et Mme Clement B. Penrose le punch.

A un souper donné par Mme Ernest von Mysenbug dimanche soir pour sa nièce, Mlle Thelma Violett, assistaient Mlles Susan Merrick, Lucille Martin, Lois Janvier, Sylvia Norman, Inez Burguières, Carrie Walmsley, Cecil Craft, Edith Aiken, Jennie Harris, Marjorie Bobb, Hilda et Vera von Mysenbug, et M. M. Edmund Richardson, Holcombe Aiken, James R. Mills, Stirling Nott, Buxton Layton, Richardson Leverich, Samuel Beardsley, Arthur Derby, Stirling Parkerson, Peter O'Donnell, Adolph Berhmann, Bland Logan, Watts Leverich, Edward Moore, Randolph Pipes.

Un lunch ravissant a été offert à Mme Harry Palmerson Williams, par Mme H. Généres Dufour, mardi après midi.

Samedi dernier, Mme E. L. Beltran et Mlle Hilda Beltran ont donné un très beau dîner auquel étaient conviés Mlles Susan Howard Gooddernier, Mme E.L. Beltran et Mlle Hilda Beltran ont donné un très beau dîner auquel étaient conviés Mlles Susan Howard Goodwin, Adrienne Ziegler, Marcelle Desporte, Mr. et Mme Ulysse Marinoni et M. M. Bowling Charles, Carey McMaster, Albert Arretigue, Dr. P. B. Salatich et Dr. J. B. Larose. La table était délicieusement ornée de roses American Beauty, de fougères et de tulle rouge, décoration que paracheviaient des lumières électriques. Le dîner a été suivi d'un tour de valse.

Très élégant, le lunch que donnait Mlle Evelyn Byrd mercredi dernier en l'honneur de Mlle Anna Benoist de St. Louis. Les couleurs du Carnaval étaient représentées sur la table qu'ornaient des violettes, des narcisses et des fougères. Les convives étaient Mlles Benoist, Laura Hall, Adèle Ford, Alice Hardie, Louise Stauffer, Violet Johnson de St. Louis, Flores Howard, Alice Miller, Adèle Flower, Lillian Kennard et Elizabeth Reading.

Un charmant déjeuner de la semaine à été celui que donnait Mme Gilbert Green chez Antoine mardi dernier, pour Mme George Gardiner, de Laurel, Miss. La table parsemée de feuilles de roses était ornée au centre d'un vase contenant d'admirables roses Killarney, et avait à chaque bout un plateau d'orchidées et de roses roses. Les personnes présentes étaient Mmes Harry T. Howard, John P. Richardson, Alfred LeBlanc, I. H. Stauffer, Robert H. Downman, Louis H. Jurey, John J. Gannon, Albert E. Schwartz, Lucien E. Lyons, William J. O'Donnell, W. J. Montgomery, Henry V. Beer, Chapman H. Hymans, Norvin T. Harris, S. C. McDonald, S. M. D. Clark, Miles Lily Violett et Caroline Wood.

Le mariage de Mr. Peter Barrère avec Mlle Laurence Domecq a été célébré par le Rév. Père P. McDonnell à l'église St. Joseph, Mercredi, le 29 janvier. Pas de cartes.

Mlle Alice Miller avait comme hôtes d'honneur à un thé qu'elle donnait à l'Hôtel Grunewald vendredi après-midi, Mlles Laura Hall et Flores Howard, Mme A. W. de Roaldès, Mme Harry T. Howard et plusieurs débutantes de l'hiver étaient parmi les invitées.

Mme George Q. Whitney et Mlle Marie Elise Whitney donnaient une soirée dansante Mercredi pour Mlle Alice Kortright, de New York, qui est en visite chez elles. Comme toutes les fêtes que donne Mme Whitney, celle-ci était superbe. Des plantes rares et des fleurs variées, roses, orchidées et muguet décoraient les somptueux salons dont Mme Whitney et sa fille faisaient les honneurs aidées de Mlle Kortright, Mme John E. Bouden, Mme Charles M. Whitney, Mme Nelson Whitney et Mlles Lily Violet et Evelyn Nobles. Un orchestre a joué pendant la danse et le souper qui a été servi à minuit.

Mme John May a donné un lunch charmant mercredi en l'honneur de Mme William Benègre, de Philadelphie.

Vendredi une soirée dansante a été donnée par une assemblée de jeunes gens à la résidence de Mr. A. B. Wheeler, plaine Audubon. La fête, très brillante, était chaperonnée par Mr. et Mme A. B. Wheeler, Jr., Mr. et Mme Charles L. Chilburn et Mlle Jane Wheeler.

Très beau lunch vendredi chez Mme Lucien L. Lyons, en l'honneur de Mlles Virginia Woodward et Gertrude Lyford, de Chicago. Les autres convives étaient Mlles Anna Benoist, Marion Monroe, Vera von Mysenbug, Agnes George, Thelma Violett, Inez Burguières, Mary Gilman.

Le "Louis à la Corne"

La publication des lettres de Marie-Antoinette nouvelle sur la Reine et sur Louis XVI, une curiosité que rien ne paraît épuiser. Une enquête séculaire n'a pas définitivement dévoilé l'énigme de leur caractère et de leurs sentiments conjugaux. Aujourd'hui cependant, on peut commencer à s'en faire une idée presque équitable, à cette distance de l'injure et de la glorification.

Tout est disproportionné dans la destinée de ces malheureux. Il y a un écart immense entre les deux termes: ce qu'ils étaient et ce qu'on les fit.

On ne vit jamais souverains mieux préparés à fournir une carrière effacée, à s'appeler les bourgeois de la Royauté. Rien d'exceptionnel ne les distinguait, ni en bien ni en mal, dans leurs prévisions, leur règne quand il commença, devant cette cellule de la bonhomie, d'un pouvoir libéral et humain, elle en chinoiserie de Trianon, lui en maître de maison économe, laborieux, une sorte de bourru bienfaisant, tous deux vivant à Versailles, comme à la campagne, dans les Petits appartements, au milieu de la douceur d'un confortable moderne. Et voilà que les événements, tout d'un coup, les traînent sur une scène gigantesque, leur donnent à jouer un des rôles les plus passionnés de l'Histoire et transforment ces figures de second plan en héros de la plus émouvante des tragédies. Rien ne leur a manqué, ni les haines de famille ni les calomnies publiques, ni les outrages secrets. Ils ont réuni contre eux toutes les fatalités qui poursuivent les êtres malfaisants, puisqu'il est dit que les hommes ne haïssent bien que leurs victimes.

Un des pires ennemis de Louis XVI, pendant ses quinze ans de royauté, fut son propre frère, le comte de Provence. Ce frère, intelligent, lettré et cruel, se considéra toujours comme frustré du trône par son aîné. Aussi toute sa conduite, avant la Révolution, fut-elle orientée vers ce but: déshonorer et ridiculiser le roi pour rendre sa déchéance nécessaire et le remplacer. Les premières années du mariage de Louis XVI avaient été stériles: c'était une espérance. La naissance d'un premier enfant, Madame Royale, vint la troubler; il en éprouva un tel dépit qu'il ne sut pas cacher une déception dont la correspondance de l'ambassadeur de Suède porte le témoignage.

Mais cet enfant, qui prouvait la fécondité de la reine, était une fille; le dauphin pouvait poindre apparaître et lui fermer tous les horizons. Un moyen efficace était de jeter par avance le doute sur la légitimité de la descendance royale.

Marie-Antoinette, malheureusement pour elle, donnait prise par ses étourderies et ses imprudences de jolie femme aux médisances de la cour de Versailles, l'endroit du monde où il s'en débitait le plus. Et ces médisances, savamment colportées, arrivaient à Paris et descendaient dans le peuple où elles se transformaient en basses injures.

Le comte de Provence y apportait sa contribution.

En 1778, au baptême de Madame Royale, il tenait l'enfant sur les fonts comme représentant du roi d'Espagne. Il aurait fait observer au curé qui officiait avec le grand aumônier, qu'il avait oublié de s'enquérir des père et mère de l'enfant royal.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce propos insolent? Le comte de Provence était fourbi en paroles; il se croyait tout permis contre son frère, mais comment croire que, devant le Roi, devant la famille royale, il ait osé une question qui n'allait à rien moins qu'à mettre en doute la légitimité de l'enfant? Ce n'est là, sans doute, qu'une de ces innombrables anecdotes qui s'envolaient chaque jour de Versailles pour venir se poser au Luxembourg ou au Palais-Royal. Mais elle n'a pu naître que dans un milieu où la question de légitimité était perpétuellement posée.

Ce doute était adroitement entretenu dans l'opinion publique, en même temps que la légende de l'immoralité de la reine: d'ailleurs l'un n'allait pas sans l'autre. Aussi, en 1781, la naissance du dauphin fut-elle accueillie et fêtée avec une froideur évidente. Elle combla de joie le roi, et ranima les espérances de son frère. Mais quatre ans après, l'affaire du Collier présentait une revanche à souhait. Cette basse tripotnerie mettait la Reine publiquement en cause, en la mêlant à une affaire judiciaire où chacun avait le droit d'exprimer un jugement. Tous les précédents à scandale se trouvaient, là réunis, pour faire tomber en même temps le roi, la reine et la monarchie. L'occasion ne fut pas perdue, et un se place un fait unique dans l'histoire de l'injure.

La succession des événements, pendant ces deux années 1785 et 1786, en fait matériellement comprendre la signification.

Au mois de mars 1785, la reine accouche d'un fils qu'on nomme le duc de Normandie et qui sera Louis XVII; au mois d'août éclate l'affaire du Collier qui se conclut, au mois de mai 1786, par l'arrêt du parlement qui condamnait les malfaiteurs obscurs et acquittait le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

Or, en 1786, à Strasbourg, la monnaie royale frappe un "Louis" dit, "à la Corne". Ce louis existe encore: le Cabinet des médailles et le musée Carnavalet en possèdent un exemplaire. C'est le louis officiel, gravé par Duvivier, graveur général des monnaies. Au premier aspect, rien ne le distingue des autres. En le considérant avec un peu d'attention on remarque sur le front du roi deux petites cornes en relief. Elles n'ont pas été soudées; elles ont été gravées dans le coin même.

Il est impossible de se méprendre sur la forme de l'emblème et sur sa signification: elles sont parfaitement claires. Mais quel fut l'auteur de la supercherie? Il ne faut pas le chercher parmi les subalternes: il y allait pour eux des chances qui font au moins de la Bastille. La gravure, pour toucher ainsi à l'effigie royale, dut en recevoir l'ordre de qui se savait assez fort pour lui assurer l'impunité: un ministre même ne s'y fût pas risqué. L'inspirateur fut assurément un personnage inquiétant, un membre de la famille royale, seul personnage qui n'eût alors rien à craindre du roi. Le comte d'Artois est hors de soupçon, pour son peu d'esprit. Mais le tour ressemble au comte de Provence. On y reconnaît sa malice discrète, sa perfidie sournoise qui frappe sans paraître y toucher. Aucun document, jusqu'à ce jour, ne l'accuse; mais le coup porte trop bien sa marque pour qu'il ne soit pas permis de le lui prêter.

Louis XVII connut-il ces "louis à la corne"? on ne sait. Ils auraient été destinés au jeu du roi et saisis avant d'arriver jusqu'à lui; saisie incomplète puisqu'il en échappa quelques exemplaires. La certitude s'arrête à l'existence même de la pièce de monnaie.

Quoi qu'il en soit, l'affaire du Collier n'aboutira pas l'union du ménage royal. Dès le premier instant le roi sut à quoi s'en tenir sur la partie liée entre des Bourbons et un sot. Quelques semaines après la clôture du procès, Marie-Antoinette donnait naissance à une fille, Marie-Sophie, qui mourut l'année suivante.

Le duc de Normandie, resté ainsi le dernier né de la famille royale, ne paraît pas avoir tenu dans l'esprit du roi la même place que sa fille aînée et surtout que le dauphin. On trouve souvent dans le "Carnet de chasse" la mention de "ma fille", "mon fils" en parlant de Madame Royale et du dauphin. Le nom du duc de Normandie n'apparaît que dans les dernières années sous le nom assez maladroit de "prince royal".

Jusqu'à la mort de son frère il fut traité en cadet. On ne lui conféra pas une Maison composée d'officiers de la couronne; on lui donna seulement une gouvernante et un précepteur.

Il n'y a rien à couture de cette différence de traitement. Autant qu'on pouvait le prévoir, cet enfant ne devait jamais régner. Cette sorte de négligence est peu de chose quand on la compare à l'irrovable abandon où vécurent dans leur enfance Louis XIII et Louis XIV; Louis XIII entièrement livré aux subalternes, obligé de surmonter, à force de volonté et d'application, l'ignorance où le maintenait sa mère pour mieux assurer son influence sur lui. Louis XIV, élevé au milieu des aventures de la Fronde, traîné de ville en ville, aux hasards de la guerre civile, fut à peine instruit et dut apprendre, par lui-même, l'indispensable à son métier de roi. D'ailleurs le duc de Normandie ne pouvait compter, dans la loi de succession au trône, que par la mort du dauphin, et cette mort, survenue en juin 1789, en faisait l'héritier de la monarchie au moment où la monarchie n'existait plus.

Le dauphin mourut à Meudon d'une affection scrofuleuse. Sa santé jusqu'alors avait paru florissante, et rien ne faisait prévoir une fin aussi soudaine.

Mais il avait hérité une tare qui avait fait plus d'une victime dans la maison de Bourbon. Avant lui, le petit-fils de Louis XIV, le duc de Bourgogne, avait été frappé. Dans le récit qu'il fait de la vie de ce prince, le duc de Saint-Simon écrit: "Il sortit droit d'entre les mains des femmes. On s'aperçut de bonne heure que sa taille commençait à tourner; on employa aussitôt et longtemps le collier et la croix de fer. La nature demeura la plus forte: il devint bossu." Et plus près encore, le dernier duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI, succomba à neuf ans au même mal. Comme son aïeul et son oncle, le dauphin se tourna en sortant des mains des femmes et mourut, malgré les soins les plus vigilants, après quelques semaines de dépérissement. Le mal ne s'arrêta pas à lui, et le duc de Normandie en sera une dernière victime, au même âge, dans sa prison.

Faut-il tout dire? On peut voir une preuve de légitimité dans cette tare originelle qui se perpétue dans la même famille royale. Ces catastrophes de l'hérédité servent de témoins à l'authenticité d'une race, et toutes les anecdotes des salons, tous les pamphlets des nouvellistes apparaissent bien pauvres devant cette manifestation de la nature qui marque du même sceau les enfants du même sang.

Quant aux sentiments réciproques de Louis XVI et de Marie-Antoinette, les faits suffisent à les définir.

La mort juge la vie. C'est aux dernières années de leur existence qu'il faut demander la vérité. Aux jours de la prospérité, malgré tous les efforts pour les dissimuler, malgré toutes les calomnies et toutes les accusations, on ne trouve pas la preuve d'un dissentiment réel que la rudesse habituelle de Louis XVI eût rendu manifeste à tous les yeux.

Marie-Antoinette se plut à braver l'étiquette et l'opinion publique par ses inconséquences: de là, les accusations que l'on sait. Mais pour les admettre, il faut des preuves confirmées par plusieurs témoins et par des témoins dignes de créance.

Les mémoires de Lauzun, de Bezenval, de Tilly fourmillent d'anecdotes sur leurs conquêtes, mais elles attestent seulement la fatuité de leurs auteurs et leurs rancunes de soupirants évincés.

Un seul homme aurait le droit de dire qu'il a obtenu de la reine un sentiment affectueux: c'est le comte de Fersen. Celui-là n'était pas un galant de Versailles, un de ces méchants dont le type se rencontre si souvent au dix-huitième siècle. Il n'a pas mis le public dans sa confidence. Ce fut le dévot silencieux d'une divinité à laquelle il avait consacré toutes ses pensées. Rien, dans sa correspondance, n'éveille l'idée d'une banale intrigue, d'une familiarité qui eût profané son idole. Jamais passion platonique ne fut plus envahissante et plus respectueuse. La reine fut certainement touchée de ce dévouement si absolu: elle y répondit par une de ces amitiés tendres qui ne supposent pas, chez une femme, l'oubli de ses devoirs, qui restent seulement affaires de cœur et dont l'existence même exclut la possibilité du véritable amour.

D'ailleurs l'approche du danger allait révéler les vraies pensées de chacun.

Dès les premiers jours de la Révolution, Marie-Antoinette volution. Marie-Antoinette prend, auprès de Louis XVI, sa place de femme et de reine et ne veut plus la quitter. Pendant les journées d'octobre, quand le peuple de Paris marche sur Versailles, le roi tient conseil et l'on décide que la reine et ses enfants se retireront à Rambouillet. La reine refuse de se séparer du roi et ne le quittera pas un instant pendant ces tragiques journées.

A son retour aux Tuileries, où il est gardé à vue, bien des occasions s'offrent à lui de s'évader: il lui est encore permis de chasser aux environs de Paris, dans les bois de Saint Cloud; la fuite lui serait facile. Il revient fidèlement au château auprès de la reine et de ses enfants.

La tentative de Varennes manque par l'obligation où sont les sauveurs de ne pas séparer la famille royale. Ils commettent ainsi toutes les imprudences, à commencer par la construction de cette berline monumentale qui devait attirer tous les regards et ne pouvait franchir toutes les routes de village. Plus tard, au Temple même, les évasions sont possibles. On essaye de sauver le roi, on essaye de sauver Marie-Antoinette: tout échoue par la volonté inébranlable des deux victimes de ne pas se quitter. Il ne s'agit plus alors de Versailles ou de royauté. Il ne s'agit même plus de la liberté, mais de la vie.

Et à cette heure suprême, où ce n'est plus le temps de cacher ce qu'on pense, où une séparation aurait tant d'excuse, de nécessité même, où elle apparaît comme un devoir envers l'esprit monarchique, le mari et la femme la refusent pour mourir unis, comme ils ont vécu.

On peut se demander si le témoignage de pareils faits n'a pas son éloquence et son autorité.

GASTON SCHEFER.

L'Odeur Humaine

D'un livre récent d'Hovelock Ellis on extrait ces citations curieuses:

"Un homme, les yeux bandés, pouvait reconnaître des personnes qu'il connaissait, à une distance de plusieurs pas, au moment où elles entraient dans la chambre. Une femme sourde-muette et aveugle du Massachusetts connaissait tous ses amis à l'odeur; elle était capable d'assortir du linge venant de la blanchisserie par la seule odeur. On a vu des gouvernantes qui, les yeux bandés, reconnurent les vêtements de leurs pupilles par l'odeur."

Le Dr. Myers a raconté qu'à Saravak il avait à son service un Malais qui assortissait le linge propre d'après l'odeur des personnes auxquelles ce linge appartenait.

Bien peu d'entre nous sont assez favorisés — ou affligés — du côté de l'odorat pour percevoir ainsi les émanations des corps humains. Mais il est certain que chaque race et même chaque individu a son odeur propre.

Certains nègres, surtout les hommes, répandent une senteur "ammoniacale et rance comme celle d'un bouc," ainsi qu'elle la qualifie Pruner Bey. D'après Castellani, il est au Congo des négresses exhalant un "faible goût de noisette," et par contre, rapporte Parke, à Mombuttu, "les femmes possèdent un fort parfum de gorgonzola." (Horreur!)

Certains peuples émettent une senteur d'ail; les Chinois secrètent une odeur musquée très pénétrante. Pour les Européens, de l'avis de l'anthropologiste japonais Adachi, ils dégagent une senteur forte et piquante, parfois douce et parfois amère et d'intensité très variable, et d'après les Indous et les Hovas, dont l'opinion est partagée par les nègres, une odeur de cadavre.

Les Chinois, qui précisent, assurent que les Français ont une odeur vineuse et acide et les Anglais une odeur spécifique persistant fort longtemps dans les locaux où ils ont habité.

Mais il est des humains qui répandent naturellement la plus agréable senteur, comme Alexandre le Grand, qui exhalait, d'après Plutarque, "une odeur suave qui imprégnait ses tuniques d'un parfum aromatique" ou comme le poète Malherbe, dont on a dit que "sa sueur même était parfumée."

—Alors, toujours constipé?
—Hélas, oui!
—Ah! tu en as de la chance, d'être à l'abri du besoin!

USE CANTHROX SHAMPOO

Faites Le Chez Vous

Quinze shampooings délicieux et satisfaisants pour cinquante sous. Faites dissoudre dans une tasse d'eau chaude une petite cuillerée de Canthrox et vous aurez un shampooing qui stimulera le cuir chevelu.

Une tête saine produit d'épais et beaux cheveux. La mousse pénétrante du Canthrox fait éprouver un bien-être à la tête, et laisse le cuir chevelu libre de pellicules, doux, propre et sain, absolument comme il le faut pour que les cheveux soient épais légers et faciles à arranger.

FABRIQUÉ PAR
H. S. PETERSON & CO., Chicago